

# DISCOURS

DE

## M. AUGUSTE HIMLY

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

AU NOM DE LA FACULTÉ DES LETTRES.

---

MESSIEURS,

Une fois de plus la Faculté des Lettres vient joindre ses hommages et ses regrets à ceux de l'Institut, devant cette tombe inopinément ouverte d'un collègue et d'un ami, enlevé, dans la force de l'âge et du talent, par un de ces coups foudroyants qui nous mettent soudainement face à face avec la vanité des choses humaines. Il y a quelques jours à peine M. Bergaigné prenait gaiement congé de nous, heureux d'aller se retremper, après les fatigues d'une année laborieuse, dans l'air pur des Alpes; la veille même de la catastrophe, il plaisantait ses collègues que la

besogne fastidieuse des examens retenait plus longtemps que lui à la Sorbonne; puis dans une de ces audacieuses ascensions qui lui étaient familières, le pied lui glisse, il tombe, roule, et le précipice n'a rendu que son cadavre ! En un instant s'est trouvé anéanti le légitime espoir d'un avenir long et glorieux que nous nous promettions pour lui, et il ne nous reste que la triste consolation de proclamer la grandeur de notre perte, en la mesurant à la fois à l'éclat des services du professeur et du savant et à l'harmonieux ensemble des vertus de l'homme de bien.

La carrière scientifique et universitaire d'Abel-Henri-Joseph Bergaigne avait débuté d'une façon peu ordinaire. Né à Vimy (Pas-de-Calais) le 31 août 1838, il fit, il est vrai, des études complètes au lycée d'Amiens, mais après leur achèvement il entra dans l'administration, et pendant une série d'années le futur linguiste travailla dans un bureau d'hypothèques. Des aspirations plus hautes le hantaient cependant; il vint à Paris suivre des cours, tout en donnant des leçons, et en 1866 il prenait sa licence ès lettres. A ce moment il venait de trouver sa voie : M. Hauvette-Besnault, le maître vénéré sur la tombe duquel il prononçait naguère de si touchantes paroles, avait commencé à l'initier aux mystères de la langue sacrée de l'Inde, et ses progrès furent tellement rapides que dès 1867 il devenait répétiteur pour le sanscrit à l'École nouvellement créée des hautes études. Ces modestes fonctions furent les seules qu'il exerça dix années durant, dix ans pendant lesquels il amassait les matériaux des publications qui devaient faire de lui un indianiste de premier ordre et une des gloires de la science française; en 1877

seulement, après avoir été reçu docteur à l'unanimité, en présence et sous les auspices d'Adolphe Régnier, il devenait maître de conférences de langue et littérature sanscrites à la Faculté des Lettres, tout en conservant son enseignement à l'École des hautes études. Quatre ans plus tard la Faculté, témoin de ses succès, demandait pour lui la création d'une chaire de sanscrit et de grammaire comparée des langues indo-européennes, et ce vœu, périodiquement renouvelé avec une insistance croissante, était enfin exaucé par un décret en date du 27 décembre 1885. Bergaigne, auquel son ouvrage sur la religion védique d'après les hymnes du Rig-Véda venait, la même année, d'ouvrir les portes de l'Institut, inaugurerait ainsi dans l'enseignement magistral de la Sorbonne l'étude du sanscrit, en même temps qu'il y ramenait celle de la grammaire comparée, qui en avait disparu depuis la mort de Hase.

La situation plus en vue qui était faite au nouveau titulaire ne changea rien à sa méthode. Ses leçons et ses conférences gardèrent, dans les deux ordres d'études qui lui étaient confiés, le caractère sévère qu'elles avaient eu des le début. Il était fin lettré cependant, comme le prouve cette charmante traduction qu'il a donnée, en collaboration avec son beau-frère, M. Paul Lehugeur, de la *Sacountala* de Kalidasa; mais s'il savait à l'occasion se débarrasser de tout appareil scientifique, ce n'était pas en présence de ses élèves. Rarement il a traité de l'histoire de la littérature ou de la théologie indiennes, qui auraient pu attirer à ses leçons un public plus nombreux; l'explication des textes sanscrits faisait, avec l'exposition des principes généraux de la grammaire grecque et latine, le

fonds de son enseignement. Mon incompetence ne me permet pas d'essayer même d'en caractériser la haute valeur et l'originalité scientifique; ce que je puis affirmer, c'est qu'il a porté des fruits excellents, et qu'il a été donné à Bergaigne d'atteindre le grand but qu'il s'était proposé, celui de fonder en Sorbonne une école d'indianistes. Autour de ce maître d'un dévouement absolu à ses élèves, sur lesquels il reportait la profonde affection dont il avait été honoré par ses propres professeurs, s'est groupée peu à peu une élite de jeunes gens, dont quelques-uns ont déjà pris rang parmi les indianistes d'avenir et qui tous tiendront à honneur de perpétuer la tradition scientifique de l'école dont ils sont sortis.

La mort prématurée de Bergaigne laisse dans l'enseignement de la Sorbonne un vide difficile, pour ne pas dire impossible à combler. La vie intime de la Faculté n'en souffrira pas moins cruellement. Il était pour nous tous un de ces amis à la fois sûrs et aimables dont le commerce récréé l'esprit et réjouit le cœur. Ce grammairien avait une âme de poète. La grande douleur de sa vie, la perte d'une femme adorée, moins d'un an après leur union, lui avait donné de fortes convictions spiritualistes et avait imprimé à son être entier le cachet d'une douce mélancolie avec une teinte de mysticisme; elle n'avait fait qu'aviver les sentiments d'exquise bienveillance qui, avec l'enthousiasme de l'idéal, étaient comme le fonds de sa nature privilégiée, aussi simple et modeste que noble et élevée. De là la sympathie universelle qui l'a entouré vivant; de là les regrets unanimes qui accompagnent sa fin tragique. L'ampleur de son talent, l'étendue de son érudition, la finesse de sa

critique ont assuré à sa mémoire scientifique un long souvenir; mais pour nous qui l'avons connu et aimé, c'est la candeur de sa belle âme qui restera le trait le plus inoubliable de sa chère physionomie.

---

